

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XII.

Qui n'est que la continuation du précédent.

Depuis la fameuse séance, dans laquelle M. Voltaire avait été si maltraité, MM. Sorbier, père et fils, n'avaient pas reparu dans la salle des conférences et la tribune des opposants était restée vide. Les ouvriers attribuaient cette absence, motivée sur une visite dans les environs, au rôle peu brillant qu'avaient joué les deux esprits forts dans la dernière discussion; aussi l'étonnement fut-il général quand on vit reparaitre l'ex-notaire avec sa cargaison de volumés, et M. Henri avec un nouveau gilet flamant neuf.

Le futur docteur attachait évidemment une importance capitale à cette partie de sa toilette. Ne pouvant avoir d'autre spécialité, il s'était fait, en désespoir de cause, porteur de gilets, rôle tout-à-fait à la hauteur de son intelligence et auquel devraient se borner beaucoup de gens savants, théologiens de vingt ans, qui pourraient être des flambeaux dans les questions de mode, mais qui dans une thèse historico-religieuse, ne sont pas même des lampions.

Si le beau jeune homme avait été moins occupé de s'aveugler avec un pince-nez d'un nouveau genre, il aurait pu, en regardant avec ses yeux, surprendre pas mal de sourires railleurs. Sa demi-cécité le servit en cette occasion.

Et, en général, il faut reconnaître que le lorgnon a, pour ceux qui s'en parent, le grand avantage de les empêcher de s'apercevoir combien on les trouve ridicules.

Quand chacun eut repris sa place et que le bruit inévitable en pareille occasion eut cessé, mon père continua ainsi :

« A peine débarqués, les contrebandiers furent provisoirement enfermés dans ce bague, séjour de douleur et de larmes, sur la porte duquel on aurait pu écrire, si la religion chrétienne n'eût pas existé, ces mots que le Dante gravé sur le seuil de l'enfer : O vous qui entrez, abandonnez ici toute espérance.

— *Lasciate ogni Speranza*, fit M. Sorbier, d'un air capable.

Quant à son fils, au mot religion chrétienne, il sourit très-finement et plongea la moitié de sa main, gantée par Jouvin, dans son gilet de pluche de Havanne.

« Ils étaient là, depuis deux jours, reprit le narrateur, attendant le moment d'être mis en vente, quand arriva un petit vieillard arabe, accompagné d'un scribe et de deux gardiens armés de bâtons.

Ce fonctionnaire n'était autre que le collecteur des impôts, chargé par le gouverneur de la ville de prélever la dime des prises.

Sur son ordre, les gardiens déshabillèrent complètement les prisonniers, les forcèrent à marcher, à trotter, à courir, à porter et à traîner des fardeaux. Ils examinèrent ensuite, avec la plus minutieuse attention, les pieds, les mains et les dents de chaque captif, comme un maquignon eût fait pour un cheval; le scribe notait chaque observation.

Lorsque tout fut fini, le vieillard lut attentivement les notes enseignées sur le registre, et comme il n'avait qu'un homme à prendre, du bout de sa canne il indiqua celui qui lui paraissait le meilleur. Les deux gardiens saisirent Simon et l'emmenèrent dans la salle voûtée, destinée au ferrement des esclaves.

« Pour tout costume, on lui fit revêtir un caleçon de cuir, après quoi le forgeron chargé de compléter sa toilette, le marqua d'un fer rouge à l'épaule, lui riva des entraves aux pieds, et à la ceinture un anneau de fer auquel il rattacha la chaîne d'un autre esclave, son futur compagnon.

Ces préliminaires achevés, les deux prisonniers furent conduits à l'arsenal pour y partager les rudes travaux de plus de quinze cents esclaves, tous chrétiens, enlevés comme eux par les pirates.

« Je n'ai pas l'intention de vous décrire la vie d'un captif chez les Algériens; vous connaissez le régime des bagnes en France, il vous donnera une idée très-affaiblie de ce qu'était l'existence des forçats à Alger.

Dans notre pays, la religion et l'humanité adoucissent dans la mesure du possible les souffrances du malfaiteur; en Afrique, au contraire, le fanatisme mahométan prenait plaisir à aggraver celles des victimes, de ces chiens de chrétiens, comme nous appellent encore entre eux les farouches enfants des tribus kabyles. Car on aura beau dire, la tolérance ne s'est jamais rencontrée que dans le catholicisme.

Depuis un moment Henri Sorbier tourmentait le treizième bouton de son gilet, enfin il prit la parole.

— Vous dites, monsieur, que sans la religion catholique le bague eût été un enfer. Je ne demande pas mieux que de le croire, mais je ne vois pas bien en quoi cette religion pouvait adoucir l'existence des esclaves.

— D'abord, monsieur, en leur inspirant la résignation qui, vous en conviendrez, vaut mieux que le désespoir.

— D'accord, mais toute autre religion et la moindre philosophie en eût fait autant.

— Je ne le pense pas. Le christianisme est l'unique religion de l'expiation, elle nous enseigne que nous devons tous souffrir sur cette terre, nous y purifier par la douleur, qui seule peut nous ouvrir les portes d'un bonheur sans fin après la mort, et en cela, nulle autre religion ne lui est comparable pour relever le moral de l'homme, le soutenir dans ses défaillances, lui faire accepter la souffrance comme un bienfait.

Quant à cette philosophie qui limite notre existence, comme celle de l'animal, à quelques années, elle peut tout au plus nous conseiller de borner nos désirs, et nous apprendre à nous contenter de peu et à éviter autant que possible la douleur; mais quand le malheur vient à nous frapper, si ce malheur nous semble irréparable, la philosophie athée ne peut conseiller qu'une chose, l'anéantissement de la souffrance par l'anéantissement de l'être, le suicide. Mon Dieu ! disait une grande sainte, faites-moi souffrir, toujours souffrir : c'est là le cri sublime du catholique; le philosophe, lui, je parle du philosophe non chrétien, s'il a quelque courage, se tue pour échapper à la douleur, et en cela le chrétien et l'athée sont parfaitement logiques, l'un en se réfugiant dans le néant, qui est sa seule croyance, l'autre en se remettant entre les bras de Dieu, qui est le soutien du faible, le consolateur de l'affligé et le rémunérateur généreux des souffrances endurées en son nom.

— Cependant, un grand philosophe a écrit contre le suicide les pages les plus éloquentes, reprit M. Sorbier père.

— Et un autre en a écrit pour, car grâce à Dieu les doctrines philosophiques sont si bien arrêtées, que dans le même auteur, et souvent dans la même page, on trouve le blanc et le noir. Du reste peu m'importe que Rousseau ait déclamé contre le suicide et que Voltaire le présente comme un devoir, quant on a tout perdu.

La raison la plus bornée est là pour nous dire que la jeune fille déshonorée, que le banqueroutier, que l'homme flétri par la loi, que la femme qui a manqué à ses devoirs, que l'ouvrier estropié, que le vieillard dans la misère, s'ils sont assez malheureux pour ne pas croire à une autre vie, sont, en ne se tuant pas, ou des lâches ou des imbéciles. Cela est si vrai que plus la foi s'affaiblit dans une nation, plus le nombre des suicides augmente, et plus d'un philosophe, plus d'un romancier, s'il descend dans les profondeurs obscurcies de sa conscience, reconnaît que par ses funestes doctrines, non-seulement il a tué l'âme de ses lecteurs, mais souvent aussi leur corps.

Je n'invite rien, les journaux sont là, lisez les circonstances dans lesquelles se sont accomplis vingt suicides, et dans le roman ouvert encore sur la table de l'ouvrière asphyxiée, comme dans le carnet de l'ouvrier repêché dans les filets de Saint-Cloud,

vous retrouverez quinze fois sur vingt le nom de l'écrivain qui a allumé le réchaud, ou poussé la victime dans le fleuve. A présent, nommez comme vous voudrez ces marchands de mort aux âmes, philosophes ou romanciers, moi, catholique, je les appelle des *assassins*.

« Je m'éloignerais trop de mon sujet en traitant l'importante et triste question du rôle de cette littérature malsaine, qui commence à Paris et finit par le suicide ou par Cayenne, je crois vous avoir prouvé que moralement la religion venait au secours des infortunés gémissant dans les bagnes; là ne s'arrêtait pas son influence.

Le catholicisme a un double caractère de générosité, il enseigne la résignation et l'abnégation pour soi-même, la charité et le dévouement pour les autres, et s'il n'est pas une souffrance qu'il ne nous apprenne à supporter, il n'en est pas une à laquelle il ne nous apprenne aussi à compatir. Le Christ-Dieu a voulu souffrir et mourir pour tous les hommes, et depuis la promulgation de son Evangile qui est la loi d'amour, il s'est trouvé dans tous les temps des âmes vaillantes et généreuses qui ont eu soit elles aussi de se dévouer pour leurs frères.

« Des cœurs vraiment chrétiens ne pouvaient pas être insensibles aux souffrances de leurs frères captifs. Ils ne le furent pas, écoutez plutôt. Ici j'ouvre une page glorieuse de l'histoire de notre France, la fille aimée de l'Eglise, de cette France, dont les premiers rois, le lendemain du jour où l'eau du baptême eut mouillé leur front superbe, courbés pour la première fois devant la croix des esclaves, ce signe de la faiblesse devenu le signe des forts, écrivaient en tête de nos lois constitutives : *Vive le Christ qui aime les Français*. Dans cette page il n'est question ni de combats, ni de victoires, mais l'héroïsme de la charité chrétienne s'y déploie tout entier dans l'histoire d'une institution qui nous appartient en propre, l'œuvre de la rédemption des captifs.

« On connaît l'inspiration généreuse qui porta Jean de Matha, né à Faucon, en Provinces, en 1169, à se consacrer à la délivrance des captifs. Il s'associa un cœur aussi dévoué que le sien, Félix de Valois, de la famille royale de ce nom, et tous deux, mettant en commun leur charité, fondèrent cet Ordre des Trinitaires qui brisa les fers d'un si grand nombre d'esclaves.

Après avoir parcouru l'Europe et recueilli au milieu de fatigues bien rudes et quelquefois de refus plus durs encore, d'abondantes aumônes, les religieux Trinitaires se rendaient sur les côtes d'Afrique, à Alger, à Bougie, à Oran. Là, ils débattaient la rançon des captifs, luttèrent contre les fraudes et les avanies des barbares, obligés souvent d'ajouter au prix convenu leur liberté et même leur vie. Mais n'importe, comme on l'a si bien dit, leur zèle croisait avec les outrages et se fécondait par l'avanie.

« On a calculé que de 1198, date de leur institution, à 1787, c'est-à-dire dans un espace de six siècles, ils rachetèrent (neuf cent mille) esclaves, dépouilles opimes conquises sur l'infidélité et la barbarie, qui n'avaient coûté qu'à eux seuls des sueurs et du sang.

« La charité est contagieuse de sa nature. Quelques années après leur fondation, les Trinitaires eurent des rivaux, ou plutôt des auxiliaires, compagnons de leur zèle et de leur charité; ce furent les Frères de la Merci.

« En 1215, un autre Français, — car cette œuvre de la Rédemption est éminemment française, — Pierre Nolasque, né dans un bourg du Lauragais, à une lieue de Castelmaury, résolut, lui aussi, de vouer aux esclaves chrétiens sa fortune et sa vie.

(A continuer)

IMPRIMÉ PAR PRENDERGAST ET CIE.

31 Rue St. Jacques, Montréal.